

DES ANIMAUX SOUS UNE CHAPE DE PLOMB

Danielle ELISSEEFF*

Résumé

Textes littéraires et historiques de la tradition chinoise n'attribuent aux animaux réels qu'un rôle secondaire. Les créatures symboliques en revanche - animaux réels chargés de vertus supposées, ou animaux imaginaires comme le dragon dont les antécédents archéologiques sont ici brièvement répertoriés - y occupent, à l'inverse, une place de tout premier plan.

Une observation dénuée d'a priori fait pourtant apparaître, en Chine comme ailleurs, et à l'encontre des idées reçues, une utilisation intense et durable de l'animal, suivant des processus variables selon les lieux et les époques. Il n'est donc plus possible de considérer la société chinoise comme un "non-système domesticateur". Les récentes données archéologiques contredisent en effet largement, sur le temps long, à la fois le silence relatif des historiens chinois et les remarques ponctuelles de certains voyageurs occidentaux, au XXe siècle.

C'est la nécessité et l'urgence d'une recherche sérieuse sur le système domesticateur chinois qui sont soulignées ici. Le travail à entreprendre est énorme. Mais les chercheurs disposent de deux points de départ stables : les vestiges archéologiques chinois nouvellement mis au jour ; et les méthodes d'investigation expérimentées par les "zoohistoriens" occidentaux (et, nommément, français).

L'application de certaines de ces méthodes, simplement esquissée ici afin de mieux définir la place du chien, suggère combien ce mariage entre faits chinois et méthodes occidentales peut se révéler fructueux.

Summary

Animals under the cope

Whoever is asked about animals in Chinese traditional society is likely to reply "creature of no importance": although ubiquitous in Chinese art and literature, most animals are highly symbolic, such as dragons, the origin of which is archaeologically stressed here.

Nevertheless, a serious insight into the archaeological materials available reveals a society strongly based on animal exploitation. Consequently, regardless of what might have been said or written by some 20th century foreign observers, China cannot be said, as a whole and in the long run, a "non-domesticating system". The necessity to start a new research program on animals and Chinese society is emphasized here.

The task is enormous, but two starting points can be relied on: archaeological evidence of animal life and domestication through the ages, and techniques of investigation established by Western (mainly French) zoohistorians. As an example, this new approach is outlined here in order to shed a new light on the place of the dog in Chinese society.

Mots clés

Archéologie, Chien, Chine, Dragon, Système domesticateur.

Key Words

Archaeology, Dog, China, Dragon, Domesticating system.

*Ce par quoi l'homme diffère des animaux n'est presque rien ;
la masse du peuple le perd ; le sage le conserve... :
il a la loi naturelle gravée dans le cœur***

Nombre d'archéologues déclarent reconnaître sans ambiguïté l'identité chinoise en tout site où se rencontrent et se conjuguent, outre la pratique de la riziculture, le jade, la soie, le dragon. Autant d'éléments - matières ou forme - qui symbolisent la création : le monde minéral, inanimé et

pourtant chargé de vertus magiques, comme celles que certaines communautés néolithiques attribuaient au jade ; la vie de la nature dont la soie représente l'une des mutations surprenantes ; et le royaume infini des constructions mentales, propres à l'homme qui inventa le dragon. Une partie

* Centre d'Études Comparatives du Monde Chinois, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 22 avenue du Président-Wilson, F-75116 Paris.

** Mengzi, traduit par Couvreur ; voir aussi Éliassberg (1992 : 116).

considérable de la perception chinoise du monde, et les conséquences pratiques qui en découlent, naquirent du poids que ces dernières - les constructions mentales - firent longtemps peser sur le second élément de la trilogie - le règne animal.

Ainsi, bien des sociétés remarquèrent très anciennement et tentèrent d'utiliser à leur profit l'activité du bombyx. Mais les observateurs chinois ne se contentèrent pas, comme le faisaient notamment les Grecs, d'en gratter le cocon. Dès le Néolithique, ils eurent l'idée - et ce fut leur trait de génie - d'en scruter le mode de fabrication et d'en reproduire le mouvement à l'envers : dévider ce qui avait été enroulé, pour en récupérer le fil. Voici donc, d'entrée de jeu, un rapport à l'animal bien spécifique : celui de l'imitation, ou plutôt de l'apprentissage - l'industrie humaine qui s'insère dans l'industrie animalière et la projette vers un nouveau système de création.

Prenons garde, pourtant, à l'utopie : la démarche chinoise, en l'occurrence, se fonde sur une observation à la fois utilitariste et théorique qui ne débouche pas inéluctablement sur une connaissance globale et approfondie du sujet étudié, il s'en faut de beaucoup. L'exemple chinois démontrerait plutôt à quel point une société peut, tout en empruntant largement aux animaux des secrets de fabrication ou des techniques de chasse et de combat, oublier l'intérêt de sa faune réelle pour mieux développer un bestiaire imaginaire. Car le propos des intellectuels de l'Empire, ces lettrés sur qui repose traditionnellement la mémoire nationale, a, malgré les apparences, rarement été de décrire le monde mais plutôt de l'organiser. Or, pour ces hommes qui se voulaient avant tout bons philosophes, l'idée primait presque toujours le sujet. Davantage : ils surent, au fil des siècles, se montrer si persuasifs que, même désireux d'échapper à la mythologie de leur invention, nous nous voyons aujourd'hui encore contraints d'en parler, fût-ce pour dire que nous n'en dirons plus un mot. Rien d'étonnant à cela : en Chine, qu'elle soit continentale ou de la diaspora, les animaux réels désertent largement la grande ville aux heures et aux lieux où passent couramment les touristes ; mais il n'est pas un bol à soupe autour duquel ne s'enroule un dragon.

Un système classificatoire binaire : animaux réels, animaux mythiques

Dès les premières décennies de l'Empire, au II^e siècle avant notre ère, les lettrés s'appliquèrent à hiérarchiser les connaissances en vue de leur transmission : ils fondèrent ainsi le premier appareil "universitaire" chinois. Puisqu'ils répertoriaient tout, ils s'attachèrent aussi à classer les ani-

maux, comme le reste des choses existantes, animées ou inanimées : la classification est la première démarche du savoir. Les catégories qu'ils retinrent leur permettaient, à l'époque, d'endiguer la création dans leur système de pensée et d'expliquer l'inexplicable ; elles n'intéressent plus, sinon comme une curiosité, les zoologues d'aujourd'hui, et pourtant elles modèlent encore, sans qu'ils en aient conscience, les cadres de pensée de bien des historiens, chinois ou étrangers. C'est pourquoi nous ne pouvons pas les traiter purement et simplement par le mépris.

Les érudits de l'époque des Han, donc, rangèrent d'une part ce qui servait la philosophie et, de l'autre, ce qui lui était inutile. Dans la première série entrèrent par priorité les animaux mythiques, puis quelques-uns, bien réels mais dont la principale qualité était de servir aux poètes, la poésie exprimant tout, y compris les idées politiques : on retint ainsi, entre autres, l'oiseau sauvage, dont le vol migrateur est synonyme de séparation pour les amants et, pour les hommes d'État, d'ambition déçue ; les canards mandarins, dont les plumes délicatement appariées, mâles et femelles, représentent avec élégance l'amour conjugal ; les crapauds, dont la vigoureuse et volumineuse femelle porte volontiers sur son dos le mâle fragile et fluet ; la grenouille, symbole de l'eau et de la vie grouillante des rizières - en somme, symbole de la fertilité ; le serpent emblème, lui aussi, de l'eau et donc de la vie ; le daim volant : il hantait jadis l'empyrée avant que, beaucoup plus tard, il n'investisse les forêts où méditait le Bouddha qui, lui-même, dans une vie antérieure, aurait été incarné sous cette forme...

Furent placés dans un placard, au contraire, les animaux qui, légendaires ou pas, semblaient vraiment trouble-fête : ceux dont parlaient, en termes déjà obscurs pour les philosophes des environs de notre ère, les textes de l'antiquité - ces fauves cornus, à la langue pendante, qui gardaient les tombes de l'époque des Royaumes Combattants (475-221 avant notre ère) et d'autres que les archéologues retrouvent parfois, peints sur les murs de certaines tombes antérieures à l'ère chrétienne, comme l'ours qui danse. Les lettrés n'aimaient pas les relents d'un chamanisme incontrôlé, et lié au monde étranger (la forêt sibérienne), que l'inquiétant plantigrade traînait avec lui.

Ils ne se passionnaient pas davantage pour la trivialité quotidienne ; la seule activité qui faisait exception à la règle - mais était-ce vraiment une occupation "quotidienne" ? - était la chasse (Harlez, 1897), entraînement de type guerrier, privilège et en tous cas jeu aristocratique par excellence : ce n'était pas non plus une affaire de lettré et l'histoire de la chasse en Chine reste à faire.

Le dragon et le glouton

Les intellectuels, pour leur part, préféraient vraiment s'en tenir à quelques animaux mythiques dont la forte charge symbolique sur les thèmes de la vertu et du pouvoir renvoyaient à des références textuelles passionnantes à leurs yeux, comme celles de l'un des principaux classiques de l'enseignement canonique chinois, le "Livre de l'histoire" (*Shangshu*). Ces animaux-là, bien souvent, ne nous parlent plus vraiment et nous n'en comprenons plus le sens ; ils inspirent en revanche tant de thèmes iconographiques courants qu'il faut bien les évoquer : aux yeux du voyageur, ou de l'amateur d'art, ils sont souvent plus visibles que les animaux vivants. Que reste-t-il en effet de ces derniers, largement exterminés dans un passé encore récent (les passereaux, les chiens qui suscitèrent, à la belle époque du maoïsme, une campagne spécialement lancée contre eux et sont encore menacés) ; remplacés le plus souvent par des machines (les animaux de trait, du bœuf au chameau, en passant par l'âne et le mulet) ; cachés dans les cours de ferme ou les élevages industriels (les porcs, les volailles) ; ou enfermés dans des cages (les oiseaux et les insectes de compagnie) que les retraités promènent pour redonner à leurs pensionnaires le goût du chant ?

L'impact des animaux mythiques vient du fait que les lettrés associèrent la notion de "sinitude", de civilisation chinoise - en somme, cette idée récurrente d'identité nationale - à des êtres imaginaires, des créatures qui rassemblaient en elles tous les pouvoirs réels ou supposés d'un règne animal suscitant à la fois crainte et envie. Ainsi naquirent le glouton (fig. 1) (*taotie*) au muffle protecteur - un motif composé à partir de deux félins passant et affrontés,

ou peut-être aussi à partir de certains motifs figurés sur les jades de Liangzhu (Du, 1992), plus rarement l'unicorne (avatar du rhinocéros ?), et surtout le dragon, dans ses formes multiples.

Dragons et dragoniformes

L'origine du dragon excite l'imaginaire des amateurs d'art et d'antiquités chinoises depuis au moins deux mille ans en Chine, et depuis cent ans les collectionneurs occidentaux ont suivi le mouvement avec enthousiasme. Contre toute attente, les données tant attendues de l'archéologie récente ne simplifient pas la question, au contraire, puisqu'elles suggèrent plusieurs sources possibles : des témoignages matériels attestent au moins deux types de chimères primitives qui, avant de se charger de sens, empruntèrent tous leurs traits fondamentaux aux animaux réels - des traits, cependant, que l'homme se plut à agencer et associer à sa manière.

Ainsi, l'une des formes du dragon passe par le dessin ; on en suit les étapes sur diverses céramiques néolithiques peintes. C'est un chemin aux ramifications multiples, suggérant d'une part l'invention d'un "serpent à pattes" comme à Wushan (Gansu), et d'autre part celle d'un poisson doté d'une tête de mammifère, comme à Beidaoling, Baoji, Shaanxi (Sun, 1988) : à elles se réfèrent, sans le savoir, les peintres au fil des dynasties. Selon la légende et si l'artiste était inspiré, ces dragons dessinés s'envolaient de leur support dès qu'on leur traçait une pupille dans le blanc de l'œil.

Une autre filiation relève de la sculpture et nous entraîne vers la culture de Hongshan (Liaoning) chez les tailleurs

Fig. 1 : Exemple de *taotie* sur un bronze de l'époque des Shang (*Kaogu xuebao*, 1991, 3 : 335).



